

La recherche en archives, une nouvelle venue dans le paysage littéraire. Interview d'Ali Magoudi par Éric des Garets

Ali Magoudi, Eric des Garets

Citer ce document / Cite this document :

Magoudi Ali, Garets Eric des. La recherche en archives, une nouvelle venue dans le paysage littéraire. Interview d'Ali Magoudi par Éric des Garets. In: La Gazette des archives, n°227, 2012. Nouveaux usages, nouveaux usagers : quels contenus, quels services allons-nous offrir ? pp. 111-120;

http://www.persee.fr/doc/gazar_0016-5522_2012_num_227_3_4971

Document généré le 15/03/2017

La recherche en archives, une nouvelle venue dans le paysage littéraire

Interview d'Ali MAGOUDI,
psychanalyste et romancier, auteur d'*Un sujet français*
par Éric DES GARETS,
directeur général adjoint au Conseil général de la Gironde

Éric DES GARETS : Le père d'Ali Magoudi lui avait demandé d'écrire sa vie mais sans la lui raconter. Tout le travail va donc consister à retrouver les traces de la vie de son père, depuis sa naissance en 1903 jusqu'en 1953.

Ali Magoudi, vous parlez d'un « passé mutilé », que vous allez tenter de reconstituer : « J'avais à réaliser une autopsie du silence paternel ». Le contexte est assez particulier car votre père naît dans le sud de l'Algérie ; il rencontre votre mère en Pologne, dans des circonstances sur lesquelles nous reviendrons. Ce qui nous intéresse ici, c'est la manière dont vous allez reconstituer cette histoire, en vous servant des archives. D'abord des archives familiales, qui tiennent dans une seule boîte à chaussures, ensuite en consultant de nombreux services d'archives. Vous irez aussi utiliser les archives orales, en interrogeant des témoins de la vie familiale, en Pologne et en Algérie.

L'un des intérêts de votre livre réside dans le lien entre l'histoire de votre famille et l'histoire tout court, notamment en parcourant les ouvrages de la BNF et à l'occasion d'une rencontre avec

Benjamin Stora. Il s'agit pour vous de « retrouver dans l'intime de la vie de mon géniteur les marques de la grande histoire ». Et nous verrons que cette histoire a une place incroyable dans cet ouvrage.

Ali MAGOUDI : J'avais une énigme centrale à résoudre, avant que d'autres énigmes ne me tombent sur le dos en consultant les archives. Qu'est-ce que mon père, Algérien musulman, faisait à Varsovie en 1942, pour y rencontrer ma mère, Polonaise catholique ? Ce n'était pas vraiment l'endroit idéal pour filer l'amour...

Éric DES GARETS : Et justement, vous trouvez rapidement plusieurs interprétations possibles de ce séjour. Une première interprétation était qu'il venait de s'échapper d'un camp d'internement, une autre voulait qu'il se soit évadé avec un service de la Croix-Rouge. Et vous vous apercevez alors, après un minutieux travail d'étude des archives, que la réalité est tout autre...

Ali MAGOUDI : Mon livre aurait pu s'intituler *Archives, mode d'emploi*, comme le livre *La Vie, mode d'emploi* de Perec. Nos vies sont administrées ; rien de la vie n'échappe à une administration politique, ce que l'on ignore la plupart du temps, et cette administration a une mémoire, que l'on retrouve dans les Archives municipales et départementales. J'ai été très surpris, en commençant mon enquête, de m'apercevoir que j'y retrouvais des traces de mon père, pourtant un inconnu parmi les inconnus. J'ai découvert notamment que mon père n'était pas Français, c'était un « sujet français de droit local » en Algérie. Il apparaît là une stigmatisation politique vis-à-vis d'une classe de population. Distinguer les Algériens indigènes sur le territoire algérien était relativement simple, mais les distinguer ensuite en France, dans le territoire métropolitain, était beaucoup plus complexe.

Entre 1925 et 1945, il y avait un fichier des Nord-Africains, établi par la préfecture de Paris, pour administrer les « indigènes » sur un mode dérogatoire au droit national. J'étais heureux à la perspective de pouvoir consulter ces archives, pour savoir quand mon père était arrivé à Paris, mais hélas, on m'a appris bien vite qu'elles avaient été détruites en 1945, en même temps que le fameux fichier juif. Et pourtant, ce fichier juif, on sait qu'il n'avait pas été détruit : je l'ai donc cherché et ai mis trois ans pour ne pas le retrouver. Les archives de la préfecture de Police, vous le savez peut-être déjà, comptent parmi les rares archives de l'administration qui ne sont pas versées aux Archives nationales. Elles sont versées uniquement aux Archives de la préfecture de Police. Après des dizaines de visites à ces archives, je n'ai pas réussi à mettre la main sur ce fichier des indigènes, mais je ne désespère pas qu'un autre chercheur le retrouve un jour. Mon livre est en quelque sorte le récit d'une quête dans l'administration de la vie, et c'est également un éloge du métier d'archiviste.

Éric DES GARETS :

Vous dites souvent dans votre livre que vous suivez un plan méthodique, rigoureux, systématique, ordonné. Mais la tâche n'était pas aisée, vous avez dû faire appel à une multitude de services d'archives, et finalement vous avez réussi à éclairer ce passé tout de même quelque peu difficile, par rapport à la réalité du séjour polonais de votre père, au cours duquel il va se marier et avoir deux enfants. Et vous allez vous apercevoir que votre père a finalement bien séjourné dans un camp, mais après le passage des Allemands, et qu'il a été en Pologne de son plein gré.

Ali MAGOUDI : Mon ouvrage montre que lorsque l'on cherche les traces du passé, le plus souvent, on n'a aucune envie de retrouver ces traces du passé. C'est le premier obstacle, en dehors de l'ignorance elle-même. Quand on se trouve face à la multitude des archives, on n'a pas l'idée qu'on peut demander autre chose. Lors de ma première visite aux Archives de la préfecture de Police, j'ai cherché des informations sur les collaborateurs musulmans pendant la guerre. N'ayant trouvé aucune trace de mon père, j'ai eu le réflexe de m'en aller. Et puis je me suis rappelé que mon père avait souvent fréquenté un commissariat de police dans les années 1950 parce qu'il était assez bagarreur. J'ai alors demandé à consulter les archives des commissariats, ce que je n'avais pas fait lors de mes précédentes visites. C'est une des difficultés : ne pas penser que l'archive puisse exister, alors que le nombre d'archives disponibles est parfaitement fou !

Éric DES GARETS : En consultant les Archives départementales du Calvados, vous découvrez que votre père a eu une épouse et deux enfants, avant la guerre. Vous faites une recherche sur cette première épouse et ces enfants, et vous irez même jusqu'à rechercher les traces possibles de ces enfants dans les écoles parisiennes, mais sans jamais rien trouver. Et vous finissez par envisager que tout cela n'a peut-être jamais existé...

Ali MAGOUDI : Dès le départ, je me méfiais beaucoup des témoignages oraux. Quand j'interrogeais mes frère et sœur, je me retrouvais avec des histoires parfaitement dissemblables, comme si nous n'avions pas eu le même père. En comparaison, les archives, elles, sont fiables. Je vais ainsi trouver douze passages de mon père au commissariat du quartier Saint-Gervais à Paris, avec les dates, les

procès-verbaux des gardiens de police, et parfois même les propos de mon père, retranscrits entre guillemets.

Dans les archives de l'administration des combattants, à Caen, je découvre trois millions de fiches nominales de personnes qui ont demandé le titre de réfugié, dont mon père. La procédure implique de réaliser des enquêtes sur les demandeurs, que je peux alors consulter. J'apprends, grâce à ce dossier, que mon père est parti travailler, en novembre 1941, en tant que volontaire, chez BMW à Munich. Voilà, c'est clair, je connais maintenant la première étape du voyage de mon père. Mais, surprise, je le découvre marié à une certaine Germaine Zehert, et père de deux enfants. Un certain Claude-Mohamed et un certain Henri-Kadher, nés en 1934 et en 1937. Me voilà parti pendant trois ans sur ce couple et ces demi-frères. J'ai cherché partout, y compris en Allemagne et en Pologne et je me suis aperçu que les archives pouvaient porter les traces du mensonge de mon père...

Éric DES GARETS :

Vous commentez alors dans votre livre : « l'homme dont je piste les péripéties n'est plus un travailleur volontaire poussé par le chômage à gagner sa vie sur le territoire allemand, c'est un collabo qui voyage librement à travers le Troisième Reich ». On aboutit donc assez loin des diverses versions de la mythologie familiale.

Un autre épisode d'archives est assez intéressant, à propos de la lecture et de l'interprétation des archives. Entre 1925 et 1927, votre père fait son service militaire dans la Marine. Vous trouvez les archives qui prouvent que c'est bien le cas. Vous imaginez votre père en marin, vous trouvez même des noms de vaisseaux. Mais là aussi, vous finirez par trouver un écart entre ce que disent les archives et la réalité.

Ali MAGOUDI :

Mon pouvoir interprétatif était totalement erroné, du début à la fin de mon enquête. Je suis aux prises avec la réalité qui vient du discours paternel : mon père m'a dit qu'il avait été marin, mais sans jamais m'en dire plus. Sur un petit feuillet portant trace de son service militaire, je retrouve des sigles que je prends pour des noms de bateaux. J'enquête au port de Marseille, à Toulon et à d'autres endroits, et d'ailleurs je trouve extraordinaire qu'à chaque fois je croise des gens qui vont prendre le temps de répondre à mes questions. Finalement, au bout de deux ans, je finis par obtenir des réponses : un archiviste de la Marine nationale me fait remarquer que ces sigles ne sont pas des noms de bateaux, il s'agit en fait de « Bataillons de côte fixe », ou « Zone de formation des indigènes » de Sidi Abdallah. Conclusion : mon père n'a jamais navigué puisqu'aucun des indigènes de sa compagnie n'avait le droit de naviguer. D'un seul coup, je me retrouve précipité dans une dimension politique et dans une interprétation du silence de mon père. Il ne pouvait pas dire qu'il avait été à ce point maltraité par la politique coloniale qu'il n'avait pas eu le droit de naviguer. Là encore, je retrouve dans d'autres archives, cette fois à Vincennes, les inspections générales du port de Bizerte, année après année, avec des détails comme le menu de la cantine jour après jour. On y découvre une prose d'un racisme qui donne des frissons et qui explique en partie le silence de mon père.

Éric DES GARETS :

Donc, votre père n'a pas été déporté, il n'a pas été marin, il n'a pas été marié et vous essayez d'expliquer ses mensonges pour retisser le fil de sa vie. En tant que psychanalyste, face à des documents d'archives pas toujours évidents à analyser, comment avez-vous trouvé le courage d'aller jusqu'au bout ?

Ali MAGOUDI :

C'était insupportable, j'ai eu plusieurs fois envie d'arrêter mais je ne l'ai pas fait parce que j'avais envie d'écrire ce livre, et ce même si je ne trouvais rien. Bien sûr, mon livre reste un livre, il ne suit pas vraiment la vraie chronologie de l'enquête, mais sans le livre, je ne serais pas allé jusqu'au bout.

Éric DES GARETS :

À un moment donné, vous dites que « pour resituer mon travail, je vais replonger dans l'histoire ». Vous contactez des historiens, Benjamin Stora vous conseille un dictionnaire des musulmans, et à propos de la BNF, vous dites : « Les vingt minutes nécessaires pour accéder à la salle de lecture constituent un véritable rituel maçonnique, permettant de s'extraire du monde extérieur corrompu, pour pénétrer dans celui, pur et idéal, du savoir archivé. »

À un moment de votre enquête, vous écarterez un livre sur le cimetière franco-musulman de Bobigny, alors qu'en fin de compte, grâce aux archives, vous découvrirez que votre père est passé par cet hôpital, et le livre en question va vous permettre finalement de retrouver la trace d'un petit frère mort à la naissance.

Ali MAGOUDI :

Quand on fait ce genre d'enquête, on est en permanence dans des fausses pistes, on est obligé d'imaginer toute une série de scénarios pour éliminer ces fausses pistes. Je savais que j'avais un petit frère mort à la naissance, dans les années 1950, et je pensais qu'il avait pu être enterré au cimetière franco-musulman de Bobigny, qui dépendait de l'hôpital Avicenne. Il se trouve que j'ai travaillé comme psychiatre dans cet hôpital pendant quinze ans de ma vie. J'étais persuadé que mon père n'avait jamais fréquenté cet hôpital mais j'y dépose tout de même quelques requêtes. Un jour,

alors que je suis à l'aéroport d'Alger, je reçois un appel sur mon portable : on a retrouvé la trace du passage de mon père, à l'hôpital musulman, en 1939. Pendant que j'étais en Algérie, je découvrais que le père de mon père, dont je n'avais jamais entendu parler, était mort à 82 ans. Il décède alors qu'en 1939, mon père était hospitalisé à l'hôpital Avicenne et qu'il n'a donc pas pu être auprès de son propre père pour son enterrement. Encore une cause de silence...

Ce qui est fou, c'est de constater à quel point on repasse par les mêmes détails, d'une archive à une autre, qui se complètent et se répondent, qui se parlent entre elles, et qui parlent aux vivants ou aux mémoires. Récemment, j'ai reçu une lettre d'une vieille dame qui venait de lire mon livre, c'était la fille du traducteur de l'hôpital Avicenne, qui me donnait des précisions sur son père.

Éric DES GARETS : Par ailleurs, vous recevez un jour un courrier d'un cousin, dont vous ne saviez pas qu'il était votre cousin, mais qui fut votre patient...

Ali MAGOUDI : Vous avez dit, dans votre introduction, que mon livre était un récit. Je trouve que c'est plutôt un roman, un roman vrai. Et d'ailleurs, le livre fut inscrit sur la première liste du Goncourt, dans la catégorie des romans. Et puis, après tout, qu'est-ce qui vous dit que tout ce que vous avez lu est vrai ? Il est vrai que j'y ai mis tellement de cotes... J'ai fait le tour des lycées, pour le Goncourt des lycéens. Je leur ai expliqué que l'être du sujet, ce que l'on est, c'est la capacité narrative que l'on a de sa propre vie. À partir du moment où vous êtes le narrateur de votre propre vie, vous devenez écrivain et romancier. Mon livre est un roman vrai, c'est même

un vrai polar, il y a des enquêtes sur des gens dont on ne sait pas ce qu'ils vont devenir...

À la rentrée littéraire, il n'y a eu pratiquement que des autobiographies mais toutes catégorisées comme romans. Demain, on peut imaginer des polars qui consisteraient à retrouver l'assassin à l'issue d'un travail d'archives.

Éric DES GARETS :

Votre mère était polonaise, le thème de la Shoah traverse aussi cette période en Pologne, qui est séparée en deux zones dans les années 1940. En 1953, vous habitez rue du Vertbois, à Paris, avec des Polonais à proximité, et vous apprenez que les habitants de votre immeuble avaient été victimes de la rafle du Vel d'Hiv. Là encore, on se rend compte du poids de l'histoire à travers votre propre histoire particulière.

Ali MAGOUDI :

Dans ce travail d'archives, je me suis aperçu qu'il y avait encore plus d'implications généalogiques et historiques dans les productions de ma vie d'adulte que je ne l'aurais imaginé, et pourtant j'ai beaucoup imaginé. Dans les années 1980, François Mitterrand s'oblige à reconnaître les crimes contre l'humanité de Vichy et décide de promouvoir une journée commémorative pour la Shoah, le jour de la rafle du Vel d'Hiv. Je lis l'arrêté qui paraît alors et qui précise, ce qui n'avait pas été relevé à l'époque, que cette commémoration aurait lieu « le 16 juillet de chaque année, si ce jour tombe un dimanche ». Comme à l'époque je vois souvent François Mitterrand, j'arrive à lui demander pourquoi cette querelle, réminiscence de celle qui agita la chrétienté pour décider de la date de Pâques. Jusqu'au II^e siècle, Pâques est fixé au 14 nissan, puis des chrétiens décidèrent qu'il n'est plus possible de fêter Pâques en même temps que

les juifs et la date est ainsi repoussée au dimanche qui suit. Je rédige alors un article qui paraît dans *Libération*, pour expliquer que le président de la République veut planter la croix chrétienne dans la douleur juive. Plusieurs rabbins m'appellent alors, s'étonnant du fait que c'était moi qui avais remarqué cela et pas eux. À l'époque, je croyais que j'étais simplement plus intelligent que d'autres. Mais pas du tout : pendant mon enquête, je découvre que la rafle du Vel d'Hiv s'est précisément déroulée dans l'immeuble dans lequel j'ai habité toute mon enfance. J'ai littéralement baigné là-dedans.

Éric DES GARETS :

Pour conclure cet entretien, permettez-moi de citer encore votre livre :

« Les archives ont-elles une âme ? Je ne saurais répondre à une question aussi audacieuse, mais je n'ai aucun doute sur le fait qu'elles possèdent une histoire ».